

La lettre des études saint-simoniennes

numéro 22 février 2009

Éditorial

À ceux et celles d'entre vous qui ne sont pas branchés sur Internet, j'adresse mes vœux les plus amicaux pour eux-mêmes et pour les leurs, en ce début d'année 2009 où j'écris. Et à tous, dans cette lettre que nous ne sommes pas parvenus à boucler avant les fêtes de fin d'année, et qui sera donc la première de 2009, j'adresse des remerciements pour la part que vous avez prise à ce que nous avons fait ensemble, et qui n'est pas négligeable.

En dépit de ces douze mois passés sans Lettre, ni la Société ni ses membres ne sont restés inactifs. L'assemblée générale du 15 mars et le conseil d'administration du 17 novembre 2008 ont pris des décisions importantes.

Le courriel électronique a été lancé par Marie-Laure Aurenche avec l'aide d'Yvan Chauviré, et les six courriers déjà émis ont permis de préparer et d'annoncer des manifestations intéressantes la vie de la Société et celles de nos partenaires. C'est ainsi que nous avons pu organiser la sortie à la colonie fouriériste de Condé-sur-Vesgres le 27 septembre, dont vous trouverez ici le compte rendu très vivant et instructif par Marie-Laure Aurenche. Le courriel a également permis d'annoncer les séances du séminaire orientaliste de Sarga Moussa à l'ENS de Paris, ainsi que la conférence d'Hervé Le Bret sur les frères d'Eichthal à la Maison Auguste Comte.

Après plusieurs mois d'apparente immobilité, le site internet de la Société est sur le point de bénéficier d'une sérieuse et appréciable mise à jour, par l'introduction des notices d'Enfantin, Bazard, Barrault et Chevalier rédigées par Philippe Régnier, et par un tableau très étendu – il est difficile de dire complet compte tenu de la taille de la nébuleuse saint-simonienne – des membres de la « Famille ». Que Lionel Latty soit remercié pour ce remarquable travail qui sera un outil précieux pour toute personne visitant le site. Il va être possible maintenant de penser à des rubriques spécifiques qui, en fonction des travaux des uns et des autres viendront enrichir la connaissance du mouvement : 1848, l'Algérie, le canal de Suez...

Car le travail s'est poursuivi opiniâtrément sur plusieurs sujets, et notamment en préparation de la publication pour 2010 des œuvres de Saint-Simon. Citons la publication par Marie-Laure Aurenche de la correspondance de Charton, la soutenance de thèse d'Alain Messaoudi sur « les Arabisants et la France coloniale (1830-1930) », celle d'Olivier Chaïbi sur la vie et les œuvres de Jules Lechevalier comme « pionnier de l'économie sociale », plusieurs notices sur les saint-simoniens dans le Dictionnaire des orientalistes qui vient de paraître chez Karthala, plusieurs contributions sur Ismaïl Urbain.

L'année 2008 s'est malheureusement terminée sur la disparition de Charles-Robert Ageron, ce grand historien de l'Algérie contemporaine et de la décolonisation. Il a été un des membres fondateurs et un ami fidèle de la Société des amis d'Ismaïl Urbain dont il suivait les activités avec attention et sympathie. Que M^{me} Ageron et ses enfants trouvent ici, à travers l'In memoriam que Fanny Colonna lui a consacré en notre nom, l'expression de notre grande tristesse et de notre vive sympathie.

L'année 2009 va voir se poursuivre ces travaux et sortir d'autres publications de référence qui viendront prendre place à côté des ouvrages saint-simoniens regroupés bien en vue sur les étagères des « usuels » en libre communication de la salle de lecture de la bibliothèque de l'Arsenal. Nous nous contenterons de former le vœu qu'après le ravalement, les réaménagements intérieurs et la magnifique restauration du salon de musique, se réalise le projet d'aménagement d'une salle saint-simonienne. Elle permettrait que les objets et des tableaux qui ont été sortis des magasins de l'Arsenal pour l'exposition de 2006-2007 n'y retournent pas. Elle contribuerait certainement au rayonnement de la bibliothèque et faciliterait le travail de notre société.

Michel Levallois



Henri Duveyrier
BnF, département des Estampes.

Sommaire

Éditorial

Dossier n° 1

Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert, par Dominique Casajus.

Compte rendu de l'assemblée générale du 15 mars 2008

Dossier n° 2

Une figure emblématique de l'ingénierie civile, Eugène Flachet, par Alain Auclair.

Du côté de chez Fourier, à Condé-sur-Vesgre (Yvelines), par Marie-Laure Aurenche

Nouvelles diverses

In memoriam

Hommage à Charles-Robert Ageron

Société des études saint-simoniennes

Association loi de 1901
Adhésion : 30 €
Étudiant : 10 €

Bibliothèque de l'Arsenal
1, rue de Sully
F-75004 Paris

Directeur de la publication :
Michel Levallois
Secrétariat : Jacques Canton-Debat et Philippe Régnier

Abonnement gratuit pour les adhérents
Pour les non adhérents : 15 €



Dossier n° 1

Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert

par Dominique Casajus

Membre de la Société, Dominique Casajus, directeur de recherche au CNRS, anthropologue spécialiste des Touaregs, fait ci-dessous beaucoup plus que résumer la conférence qu'il avait donnée lors de l'assemblée générale du 17 juin 2007 : il raconte non seulement son personnage, mais aussi l'enquête exemplaire qui lui a permis de soulever le voile des secrets intimes de l'explorateur – lesquels se trouvent aussi être des secrets de la « Famille » saint-simonienne. N.D.L.R.

Fils de Charles Duveyrier, Henri Duveyrier est devenu pour la postérité « l'explorateur du pays touareg ». Il avait 24 ans en 1864 lorsqu'il publia *Les Touareg du Nord*. Ce livre, qui lui valut la médaille d'or de la Société de géographie de Paris, aura été pour beaucoup dans la fascination que les Touaregs ont par la suite exercée sur les Français. Nous ne sommes pas sûrs, cependant, que tout y soit de



Henri Duveyrier. D'après une photographie de M. Bertall (Wikipedia).

Duveyrier. Car la fin de son voyage avait été dramatique. Frappé après son retour à Alger d'une maladie qui le laissa plusieurs semaines sans mémoire et sans raison, il n'eut pas la force d'empêcher son hôte, le saint-simonien Auguste Warnier, d'accaparer ses notes de voyage et d'en commencer la synthèse. De sorte que pour celui qui lit aujourd'hui *Les Touareg du Nord*, la même question revient à chaque page : est-ce Duveyrier ou Warnier qui parle ? Je me la posais, en tout cas,

à l'époque où mes recherches d'ethnologie m'amenaient à consulter *Les Touareg du Nord*, qui reste encore aujourd'hui un document précieux sur les Touaregs de l'époque. Et c'est la raison pour laquelle, il y a une dizaine d'années, j'ai décidé de m'intéresser non plus seulement au livre mais à son auteur. Les sources dont j'ai pu disposer sont de plusieurs ordres. Il y a, tout d'abord, les fonds publics, qui sont pour l'essentiel le fonds Duveyrier-Maunoir des Archives nationales, le fonds Prosper Enfantin de la bibliothèque de l'Arsenal et le centre des archives d'Outre-Mer. En utilisant ce que j'y ai trouvé, en comparant le livre avec ce qui nous reste de son journal de route, en compulsant les lettres écrites du Sahara à son père Charles, il m'a été possible d'entendre la voix du jeune explorateur. À peine audible, mêlée à celle d'un autre, elle dit l'histoire d'une rencontre qui n'appartient qu'à lui.

Cette rencontre, il ne l'avait pourtant pas prévue. Le fonds Enfantin conserve un mémoire où, à l'intention des amis saint-simoniens de son père, il avait détaillé ses projets avant de se mettre en route. On y apprend qu'il comptait visiter les oasis du Touat puis le massif du Hoggar, dont les habitants, écrivait-il, vivent de l'élevage et « n'ont pas coutume, comme leurs frères les Touaregs Azgar, d'aller piller les caravanes ». Il avait apparemment une idée fort claire de la tâche qui l'attendait dans ce Sahara déjà « tra-

versé en divers sens par des colonnes, et même par des voyageurs isolés, mais jamais encore étudié par un observateur stationné ».

Mais ses projets furent rapidement dérangés. Les subsides de ses protecteurs saint-simoniens s'étant épuisés au bout de quelques mois, des crédits gouvernementaux prirent la relève. En contrepartie, il devait recueillir tous les renseignements pouvant servir à l'établissement de relations commerciales entre le Soudan et la colonie algérienne, et disposer les esprits à cette perspective. D'explorateur, il devenait presque un diplomate. On le laissait néanmoins libre de choisir ses itinéraires et de conduire parallèlement des investigations personnelles. Même sur ce point, il ne réalisa rien de ses projets. Le Touat ayant été mis en effervescence par les mouvements d'une colonne française, il ne put s'en approcher. Il n'alla pas non plus au Hoggar, mais séjourna en revanche chez les Touaregs Azgar : ceux-là même que son mémoire avait décrits en pillards de caravanes. Il ne cessa pas pour autant d'envisager de nouveaux itinéraires, auxquels les obstacles qui surgissaient lui faisaient à chaque fois renoncer. Au bout du compte, il ne dépassa pas Ghat, dont les portes se fermèrent devant lui, et arriva épuisé à Tripoli.

Son livre aura donc été le produit d'une entreprise qui garderait pour lui le goût de l'inachevé. *Les Touareg du Nord* devait être suivi d'un autre ouvrage sur le commerce saharien, qu'il n'écrivit pas ; et d'un voyage au Soudan, qu'il ne fit pas. Mais les lenteurs, les obstacles invincibles, l'hostilité des habitants du Touat et de Ghat l'auront contraint à rester, sept mois durant, l'« observateur stationné » des Touaregs Azgar. Cet objectif-là, il l'a réalisé, et le reste aujourd'hui n'a plus tellement d'importance.

Mais ce n'est peut-être pas dans les fonds publics que j'ai fait les découvertes les plus troublantes. Restaient, en effet, les fonds privés que René Pottier, auteur en 1938 d'une biographie fort conventionnelle de Duveyrier (*Un prince saharien méconnu*, Henri Duveyrier, Plon), mentionnait d'une façon tellement sibylline que je désespérai longtemps de jamais les retrouver. René Pottier parlait seulement de « l'abondante documentation épistolaire inédite » qu'il avait obtenue de « M^{me} Georges Martin, héritière de M. Maunoir – ancien secrétaire de la Société de Géographie et légataire universel de Duveyrier ». « M^{me} Georges Martin », c'était une base de départ un peu exiguë pour retrouver d'éventuels descendants. Cette base s'élargit

quand les archives de la Société de géographie me livrèrent quatre lettres signées « Laure Martin ». Ces lettres étaient brèves, mais j'y apprenais tout de même que l'épistolière était la nièce de Charles Maunoir, qu'elle avait un frère nommé Charles Ledoux et un fils prénommé Edmond. Il n'est pas utile que je dise comment, *Google* aidant, ces quelques indications me mirent sur la voie d'un site genevois où apparaissait une Laure Ledoux ayant épousé un Georges Martin mort en 1912, dont l'un des cinq fils s'appelait Edmond. L'un de ses petits-enfants s'y appelait Denis Martin de Clausonne. Je n'eus pas de peine à trouver dans l'annuaire un Denis Martin de Clausonne dont j'avais tout lieu d'espérer qu'il était celui dont parlait mon site genevois. Je lui écrivis donc, en le priant de me pardonner l'indiscrétion fureteuse qui m'avait mis sur sa trace. La réponse vint peu après, courtoise et enjouée : « Vous avez bien frappé à la bonne porte car toutes vos suppositions sont justes et je suis bien le petit-fils de Laure Martin... » Cet homme affable était le dernier héritier de Charles Maunoir, et par là d'Henri Duveyrier. Dès que la chose fut possible, lui et son épouse me firent dans leur jolie maison de Normandie un accueil charmant. Il avait disposé sur la grande table de sa salle à manger tous les documents qu'il possédait, s'offrant à scanner lui-même ceux dont je désirerais les copies. Avec ce fonds et ce que m'avaient livré les centres d'archives publiques, j'avais retrouvé à peu près tous les papiers auxquels Pottier avait eu accès. Et surtout, je mis la main sur quelques papiers auxquels Pottier n'avaient apparemment pas pris garde.

À peine lisibles, très mal orthographiés, ces papiers étaient de la main d'une personne dont Pottier, sibyllin là encore, n'avait révélé que le prénom : Félicie ; « objet des ardeurs juvéniles » de Duveyrier, ajoutait-il, « elle tenait de



Hortense-Félicité Cassé (Félicie), dite M^{me} Guillaume.
Huile sur toile de Pérignon, 1857.

très près » au Père Enfantin, « qui dut mettre opposition à un projet de mariage ». Un autre auteur de l'époque, Henri-Paul Eydoux, avait lui aussi évoqué les amours contrariés de Duveyrier et de Félicie, en présentant celle-ci comme la fille d'Enfantin. Or ces papiers me révélèrent que cette Félicie, qui s'appelait en réalité Hortense-Félicité Cassé, n'était autre qu'un personnage bien connu des spécialistes du saint-simonisme : M^{me} Guillaume. M^{me} Guillaume, on le sait, a vécu avec le Père à partir de 1847, au grand scandale d'un Arlès-Dufour qui trouvait que le prophète du saint-simonisme n'avait pas à s'égarer dans ce genre de caprices. Or Henri Duveyrier a aimé M^{me} Guillaume. Et une page de son carnet de route, que Pottier a sans doute négligée parce que Duveyrier avait pris la précaution de la rédiger en allemand, révélait que cet amour était payé de retour.

J'avais entre-temps fait une autre découverte. Philippe Régnier, dont je venais alors de faire la connaissance, m'avait fourni l'adresse de Jacques Canton-Débat, qui avait consacré une thèse remarquée au saint-simonien François Barthélemy Arlès-Dufour. Très documentée, la thèse faisait état de papiers privés appartenant à la famille de Lander. C'était se rapprocher encore de Duveyrier. Les Lander descendent en effet de Balthazar Duveyrier, un cousin au deuxième degré avec lequel Henri avait toujours eu des relations affectueuses. Par Jacques Canton-Débat, je fis la connaissance d'Henry de Lander, l'arrière-arrière-petit-fils de Balthazar Duveyrier. Il habite à Aix-en-Provence, lieu d'origine des Duveyrier, et occupe là-bas une maison ayant appartenu à son bisaïeul. Là encore, dans un salon qu'ornaient les portraits des oncles et des cousins de l'explorateur, cet arrière-arrière-petit-neveu d'Henri Duveyrier me fit avec son épouse un accueil empressé et mit à ma disposition de nombreux papiers de famille. Et surtout, il détenait un document dont aucun commentateur n'avait jusque-là connu l'existence, un ensemble de plusieurs centaines de lettres de Duveyrier à Maunoir, avec pour quelques-unes la réponse de Maunoir. Or ces lettres m'apprirent que, au moins à partir de 1867, Duveyrier a vécu avec M^{me} Guillaume, et ce jusqu'en 1883, date à laquelle la maladie l'a emportée. Henri Duveyrier n'appartient pas à la génération des saint-simoniens et, bien qu'étant le fils du *Poète de Dieu*, il aura été en marge du mouvement saint-simonien. Mais sa proximité avec le Père, comme on le voit, aura été d'un autre ordre...

Cette situation ne fut pas sans le mettre en délicatesse avec les disciples du défunt Père. M^{me} Guillaume semble, en effet, avoir été ostracisée par eux après la mort d'Enfantin. Tard venue dans l'assemblée des fidèles, elle n'avait aucun titre personnel dont elle pût s'y prévaloir. Puisque le Père avait posé sur elle son regard inspiré, on avait fini par l'y tolérer, on lui avait fait des manières, on était même un peu tombé sous son charme. Et puis il fallait bien complaire au vieux prophète : être un disciple n'interdit pas d'être aussi un courtisan. Mais maintenant qu'il était mort, la pitié commandait de faire fructifier son héritage spirituel, pas d'entériner les caprices de son vieil âge. Et Duveyrier lui-même a partagé sa disgrâce. Il a confié à Maunoir qu'il avait sacrifié pour Félicie « les affections de sa propre famille et celles des meilleurs amis de sa famille contre lesquels il a fallu lutter ». Qu'est-ce à dire sinon qu'il s'est brouillé avec les amis saint-simoniens de son défunt père ?

S'attacher à Félicie, c'était se bannir du cercle des élus. Il s'en était exclu une première fois en 1859, au tout début de son voyage, à cause d'une lettre insolente envoyée alors au Père Infantin. À son retour du Sahara, malade et trop jeune encore, il s'était repenti et avait demandé grâce. Lorsque celle qu'il aimait déjà alors en a été exclue à son tour, il n'a pas hésité à l'accompagner dans les ténèbres extérieures.

Il resta cependant fidèle aux idéaux de fraternité universelle qui avaient animé les compagnons de son père. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le titre de mon livre le qualifie de « saint-simonien », qualificatif qu'il faut prendre malgré tout avec un grain de sel. Mais, dans ces temps où la conquête coloniale prenait son essor, l'heure n'était pas à la fraternité. Ne soupçonnant pas combien les Touaregs s'effrayaient de l'expansion française au Sahara, il ne pouvait comprendre pourquoi, eux qui l'avaient accueilli sous leurs tentes se montraient si hostiles aux voyageurs qui se risquaient maintenant dans le désert. Et il pensa avoir trouvé la clé de l'énigme : ils étaient travaillés par la propagande de la Senoûsiya, confrérie



Infantin à l'époque des faits.
Huile sur toile de Pérignon, 1857.

musulmane à laquelle il prêtait une puissance et une malveillance infinies. En 1884, il martela sa thèse dans une brochure hallucinée : *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî*. Duveyrier aura donc été l'homme de deux livres étrangement antinomiques : l'idyllique relation d'une rencontre, et vingt ans plus tard la transcription d'un cauchemar.

Il en aura été de son destin comme de ces deux livres. Le tout jeune homme qui le 13 mai 1859 quittait l'oasis de Biskra au début d'un voyage qu'il entreprenait « par amour pour la science et pour satisfaire une grande passion pour les découvertes des contrées lointaines », ne doutait pas des promesses que la vie semblait alors lui faire. Le 25 avril 1892, quand il s'engagea dans le bois de Meudon un revolver dans la poche, il avait eu tout le temps d'apprendre que la vie ne tient pas toujours ses promesses. Dix ans plus tard, plusieurs dizaines de Touaregs tombaient dans la plaine de Tit sous le feu des tirailleurs du lieutenant Cottenest. Ceux dont Duveyrier avait voulu faire ses amis, la France s'apprêtait à en faire des sujets.



Compte rendu de l'assemblée générale du 15 mars 2008

Comme suite à la décision du conseil d'administration du 14 décembre 2007, l'assemblée générale de la Société des études saint-simoniennes s'est réunie le samedi 15 mars 2008 à 9h30 dans les salons de la bibliothèque de l'Arsenal.

Après avoir remercié M. Blasselle venu accueillir personnellement les sociétaires et leur confirmer que le projet d'aménagement d'une salle Infantin avait été transmis aux services techniques de la BnF, le président a ouvert la séance.

Il salue la présence de M. et M^{me} Duizabo, de la Colonie de Condé-sur-Vesgre en forêt de Rambouillet.

Il fait circuler ensuite une liste d'émargement. Au décompte des 22 sociétaires présents, il n'est possible d'ajouter que 4 procurations, les formulaires de procuration n'ayant pas été, par omission, joints à la convocation. 26 membres étant présents ou représentés sur 43 sociétaires à jour de leur cotisation, le quorum est atteint, et le président déclare ouverte l'assemblée générale.



Le président rappelle l'ordre du jour :

- approbation du procès-verbal de l'assemblée générale 16 juin 2007 ;
- rapport moral ;
- rapport d'activité ;
- rapport financier et approbation des comptes 2007 ;
- programme des activités de l'année prochaine ;
- questions diverses.

Le procès-verbal de la réunion de l'assemblée générale du 28 janvier 2006 est soumis au vote et adopté à l'unanimité.



Pour son rapport moral, le président commence par évoquer la vie institutionnelle de la Société depuis la dernière assemblée générale du 16 juin 2007. Le conseil d'administration s'est réuni le 14 décembre 2007. Il signale que les mandats de trois administrateurs, ceux de MM. Latty, Le Bret et Levallois, qui ont été élus en 2002, auraient dû être remis à l'élection

en 2007. Cette question n'ayant pas été inscrite à l'ordre du jour, il estime qu'il ne serait pas convenable de la soumettre à la présente assemblée générale et il propose que ces trois mandats soient prorogés jusqu'à la prochaine assemblée générale de 2009. Le numéro 21 de la *Lettre des études saint-simoniennes* qui devait être le deuxième de l'année 2007 est paru en janvier 2008.

Sans empiéter sur le compte rendu d'activité qui sera présenté par le secrétaire général, le président évoque quelques manifestations qui témoignent de la vitalité de la Société et de l'accroissement de sa notoriété.



Un hommage a été rendu à Anne Levallois, à sa pratique analytique et à son engagement dans la vie institutionnelle de sa profession, lors de la journée organisée le 24 novembre 2007 à l'Arsenal, par ses collègues psychanalystes, avec le concours de la Société, à l'occasion de la publication chez Campagne Première de ses articles rassemblés dans *Une psychanalyste dans l'histoire*. Les communications et les débats ont mis en valeur l'intérêt des échanges réciproques entre psychanalystes et historiens que la découverte de son ancêtre Ismaÿl Urbain et des saint-simoniens a permis à Anne Levallois de pratiquer.



Les publications et manifestations récentes montrent un intérêt toujours soutenu pour Ismaÿl Urbain, membre du mouvement et acteur occulté de l'histoire de l'Algérie. Une communication a été demandée à Michel Levallois sur « les premiers pas d'Ismaÿl Urbain en Algérie » par Isabelle Tournier et Claude Duchet pour un colloque sur « l'Algérie et la France, destins et imaginaires croisés », organisé par l'université de Saint-Denis le 21 novembre 2007. Une notice lui est consacrée dans le *Dictionnaire de la France coloniale*, chez Flammarion, dans le *Dictionnaire de la colonisation française* chez Larousse, dans *Ces immigrés qui ont fait la France*, chez Aubanel, dans *Le voyage en Algérie* de la collection « Bouquins » de Robert Laffont. Liesel Schiffer l'a cité dans l'émission de Kriss Crumble sur France Inter le 24 février 2008.

Les travaux et les manifestations de ces derniers mois confirment le bien-fondé de l'ouverture de la Société aux études saint-simoniennes, décidée en 2006, en prévision de sa participation à l'exposition de 2006 à l'Arsenal. La soutenance de la thèse de Hervé Le Bret le 15 décembre sur les frères d'Eichthal, fut l'occasion d'une remarquable reconnaissance universitaire de l'importance des recherches et des publications sur les saint-simoniens et l'occasion de rencontres et d'échanges fort intéressants. Il en fut de même pour la thèse d'Alain Messaoudi-Calais à l'IISM de l'École des hautes études en sciences sociales, le 9 février 2008, sur *Les arabisants de la France coloniale*. Il faut noter également les soutenances des thèses sur Jules Lechevalier et sur Louis Machuel. La publication de la biographie d'Édouard Charton par Marie-Laure Aurenche a été suivie d'une exposition organisée par la bibliothèque municipale de Sens en octobre et devrait l'être prochainement par celle de ses lettres chez Champion. Enfin, le séminaire sur l'orientalisme organisé par Sarga Moussa à l'ENS de la rue d'ULM a permis d'évoquer Ismaÿl Urbain et Nicolas Perron.



Le président évoque ensuite les deux dossiers en cours qui lui paraissent importants pour la vie de la Société : aménagement de la salle Enfantin à l'Arsenal et l'enrichissement du site internet.

Il rappelle enfin les perspectives d'avenir pour la Société : le 250^e anniversaire de Saint-Simon en 2010, un numéro de la revue de la Société d'histoire d'outre-mer prévu en 2010 sur le saint-simonisme et la colonisation, le bicentenaire de la naissance d'Urbain en 2012.

De la discussion qui s'engage, il ressort qu'une démarche particulière auprès de Bruno Racine, le nouveau président de la BnF, serait sans doute nécessaire pour faire avancer le projet de la salle Enfantin. Quant au site Internet, il est confirmé que Marie-Laure Aurenche prendra les initiatives nécessaires auprès des sociétaires pour sa mise à jour et son enrichissement. Il est également convenu que le secrétaire général et le bureau pourront utiliser les courriels internet pour diffuser rapidement les informations susceptibles d'intéresser les sociétaires, indépendamment de la *Lettre saint-simonienne*, étant entendu qu'il faudra veiller à ce que les membres abonnés au réseau internet informent ceux qui ne le sont pas. Les convocations pour les réunions statutaires seront encore envoyées par courrier postal.



Le président donne ensuite la parole à Philippe Régnier, pour le rapport d'activités.

Faisant à la fois un tableau des nouvelles de la recherche et des activités des membres de la Société, Philippe Régnier évoque pour commencer une série de découvertes ou de trouvailles de plus ou moins grande importance. Ainsi au musée des Beaux-Arts de Bruxelles, M. Blasselle, le directeur de l'Arsenal, a repéré un tableau de 1831, du peintre Philippe Van Brée, intitulé « L'Atelier des femmes peintres » et comportant un personnage en train de lire un périodique saint-simonien. Une correspondante travaille à une monographie sur le peintre dauphinois Jean Achard. La ville de Colombes a continué à s'intéresser à Julien Gallé à l'occasion des journées du Patrimoine. Yvan Chauviré a progressé dans l'étude de la famille proche d'Enfantin. Juliette Grange, à qui Ph. Régnier cède la parole sur ce point, évoque la présence à l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam de documents ayant appartenu à Paul Rochette et retraçant notamment la constitution des « archives ». M. Bernard a quant à lui rassemblé de premiers éléments d'un dossier sur l'image du saint-simonisme telle qu'elle a été transmise par les manuels de l'enseignement supérieur. Par ailleurs, Pierre Joxe a communiqué les photocopies d'un manuscrit de Léon Halévy, le synopsis d'un livre sur l'utopie, qui tendrait à indiquer qu'il est demeuré dans la mouvance des idées saint-simoniennes même après sa rupture d'avec l'équipe du *Producteur*.



Vient ensuite le tour d'une série de publications. La parole est donnée à Marie-Laure Aurenche, qui a rendu compte dans le dernier bulletin de l'exposition tenue à Sens sur Charton, et qui indique que la correspondance du directeur du

Magasin pittoresque est prête à paraître chez Champion, vers le mois de mai, en deux volumes. Ph. Régnier fait circuler le livre de Jacques Canton-Debat sur Arlès-Dufour, moins complet que la thèse (toujours disponible à « Thèse à la carte »), mais mieux édité, agrémenté d'illustrations, et en somme susceptible de faire accéder Arlès à un public plus large, notamment en Rhône-Alpes. La parole est ensuite cédée à Sarga Moussa pour évoquer le livre de la collection « Bouquins » consacré au *Voyage en Algérie* par Frank Laurent. Après le *Voyage en Égypte*, dans la même collection, par Sarga Moussa, c'est donc la seconde fois qu'Urbain se voit admis dans la troupe des auteurs d'un « voyage en Orient » : il est présent dans le recueil *via* des articles de journaux de lui retrouvés par Seymour Morsy au temps des « Amis d'Ismaïl Urbain ». Dans le registre de l'imaginaire et à destination d'un public qu'on peut supposer nouveau, c'est Sarga Moussa encore qui a signalé une bande dessinée très appréciée des amateurs, où le séjour des saint-simoniens en Égypte et leur quête de la femme nourrissent le scénario : aux éditions Glénat, dans la série des « Fleury-Nadal », par Frank Giroud (scénariste) et Daniel Hulet (dessinateur), le premier des deux albums prévus sur les aventures imaginaires du personnage du jeune polytechnicien Benjamin Fleury dans les années 1830. À suivre...



La série suivante est constituée de réunions et autres activités plus collectives. C'est d'abord la journée organisée en hommage à Anne Levallois à l'automne, initiative à laquelle la Société était partie prenante. Plusieurs membres regrettent de ne pas en avoir été prévenus, notamment par e-mail.

C'est l'occasion d'une discussion, le secrétaire général faisant part de ses scrupules à utiliser ce mode de communication qui laisse à l'écart les membres non « connectés », sauf à prendre le temps (toujours assez long) de compléter l'envoi électronique par des courriers confiés à la Poste. Les participants estiment qu'il est en tout état de cause préférable de donner des informations en temps réel par ce canal. C'est donc, conclut-on, ce qui sera fait à l'avenir. Marie-Laure Aurenche, dans la suite de cette discussion, fait un point sur la question du site. Après réunion avec des personnes compétentes du LIRE, il apparaît que la meilleure solution n'est pas de basculer le site dans le logiciel « spip », surdimensionné par rapport aux besoins, mais de veiller à nourrir régulièrement ce site tel qu'il a été initialement structuré, et d'abord de remplir les pages concernant notamment Saint-Simon, Enfantin, Eichthal, restées vides depuis l'exposition. Du fait de sa proximité du LIRE, Marie-Laure Aurenche accepte d'être la responsable du site pour la Société, en lien avec le bureau.

Est ensuite évoqué le séminaire sur l'orientalisme littéraire, ouvert à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm par Bernard Murat, Dominique Combes et Sarga Moussa. Celui-ci, qui a évoqué les saint-simoniens lors de la seconde séance, explique comment l'approche retenue fait place à la théorie de Saïd, en cours de réévaluation. Michel Levallois, qui a pu assister à ce séminaire, évoque de son côté le colloque franco-algérien organisé en novembre par Isabelle Tournier à Paris 8, où il a présenté une communication sur Urbain. Le docteur Guénel a ensuite la parole pour dire quelques mots du livre dont il a terminé le manuscrit sur *Les médecins dans l'aventure saint-simonienne*. Enfin, Ph. Régnier signale que Norbert Waszek, auteur d'une communication au colloque de la BnF sur la doctrine saint-simonienne, a obtenu le soutien de l'Agence nationale de la Recherche pour travailler entre autres choses sur Heine et le saint-simonisme.

Il énumère ensuite une véritable éclosion de thèses, qui vont renouveler en profondeur l'historiographie : par ordre chronologique, Yoshiko Sugiyama, à Aix-en-Provence, sur Machuel (un disciple de Perron, et le grand responsable de l'enseignement en Tunisie); Olivier Chaïbi, à Paris I, sur Jules Lechevalier; Hervé Le Bret, à Paris IV, sur les frères Eichthal; Alain Messaoudi, à l'EHESS et à Paris I, sur les arabisants et la France coloniale (entre 1838 et 1938); et, en attente, mais avant l'été, Paola Ferruta, à l'EHESS et à Bielefeld, sur les femmes saint-simoniennes.



La fin du rapport d'activités porte sur les relations établies avec la Colonie de Condé-sur-Vesgre (en forêt de Rambouillet). Le D^r Duizabo présente l'histoire et les réalités actuelles de cette fondation fouriériste, assez analogue à celle de Keremma. Il est convenu qu'une visite des responsables de la Société aura lieu en mai-juin pour préparer une réunion commune qui se tiendra à Condé le samedi 27 septembre et constituera la sortie annuelle de la Société.

L'assemblée se prononce en faveur du choix d'une sortie d'automne, qui aura lieu à Condé-sur-Vesgre, le samedi 27 septembre.

Enfin, le président exprime le souhait que le numéro 22 de la *Lettre* paraisse en mai ou juin.

La parole est ensuite donnée à Hervé Le Bret pour le rapport financier.



Le président informe l'assemblée de l'acquisition qui a été faite pour la Société de 26 lettres de Warnier mises en vente à Drouot le 13 décembre pour la somme de 361 euros. Il propose de les remettre à l'Arsenal ou aux archives d'Outre-Mer d'Aix. La maison d'édition Maisonneuve et Larose met en vente au tiers de son prix, soit à 8 euros, l'ouvrage d'Anne Levallois *Écrits autobiographiques d'Ismaïl Urbain*. La Société pourrait en acquérir une trentaine et tenter d'obtenir que les exemplaires destinés au pilon lui soient remis, car cet ouvrage qui a été très mal diffusé intéressera certainement d'autres acquéreurs. Cette information pourra être donnée par courriel aux sociétaires.

En conclusion, le président remercie Philippe Régnier et Hervé Le Bret et demande à l'assemblée d'approuver les rapports qui lui ont été présentés et de donner quitus de ses comptes au trésorier. Ce qui est fait à l'unanimité.



Dossier n° 2

Une figure emblématique de l'ingénierie civile, Eugène Flachet

par Alain Auclair

Ancien enseignant en économie industrielle, Alain Auclair, membre de la Société, est l'auteur d'un essai paru en 1999 sur Les ingénieurs et l'équipement de la France. Eugène Flachet (1802-1873), Écomusée de la communauté urbaine Le Creusot – Montceau-les-Mines, 1999. Il a bien voulu condenser ci-dessous la présentation qu'il en avait faite sous la forme d'une conférence devant l'assemblée générale du 15 mars 2008.

À u siècle, Eugène Flachet est considéré comme l'ingénieur le plus éminent de la période 1830-1870. Son souvenir est resté vivace chez les passionnés d'histoire des chemins de fer, mais son œuvre déborde de beaucoup cette image.

Fils de négociant, Eugène Flachet, comme ses deux frères, devient ingénieur civil avant la création de l'École centrale. Il travaille entre 1823 et 1832 à un projet de canal de Paris à Rouen, puis participe à une société de sondages. De 1833 à 1854, il dirige un cabinet d'ingénieurs civils qui réalise de nombreuses études sur l'équipement du pays : usines sidérurgiques et métallurgiques, lignes de chemins de fer et canaux, bassins portuaires maritimes, etc. Il conçoit en particulier, ce qui restera unique en France, le chemin de fer atmosphérique du Pecq à Saint-Germain. De 1855 jusqu'à sa mort, en 1873, il assiste les frères Pereire comme ingénieur-conseil pour l'ensemble de leurs activités de transport.

Eugène Flachet est l'un des pionniers de l'introduction et de l'adaptation des techniques anglaises en France dans le domaine sidérurgique (fer au coke) et métallurgiques avec la diffusion des laminoirs et l'utilisation du fer dans la construction. Il assure ainsi la modernisation d'une partie des usines dans un quart nord-est du pays. Il devient l'un des spécialistes reconnus de l'extension des réseaux ferrés et des transports ferroviaires en France : tracés de lignes, conception d'ouvrages d'art (dont le viaduc de Viroflay), choix des matériaux pour les voies, conception des locomotives, équipement des gares, etc. Il est l'ingénieur principal des réseaux de l'Ouest et du Midi des frères Pereire. Il étudie également les conditions économiques d'exploitation dans la concurrence entre canaux et chemins de fer. Cela l'amène à réclamer la suppression des octrois et la liberté de circulation sur route.

C'est à l'occasion de l'engagement de son frère Stéphane Flachet (devenu Stéphane Mony en 1835) dans le projet du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, que la carrière d'Eugène Flachet se lie à celle des Pereire, à l'origine de ce projet, et s'inscrit de ce fait au cœur de l'essor du capitalisme financier et industriel sous le Second Empire. Le « groupe Pereire » est présent dans les réseaux ferrés en France et à l'étranger, dans la navigation transatlantique, dans les transports urbains, etc.

Eugène Flachet est le principal rédacteur de toute une série d'ouvrages collectifs de synthèse visant à la diffusion du progrès technique. En cela, il se montre fidèle aux idées saint-simoniennes dont il a subi l'influence sans jamais y faire acte d'adhésion, à la différence de son frère Stéphane. On lui doit un monumental traité de sidérurgie, des ouvrages

relatifs aux chemins de fer, à la navigation transocéanique et de multiples mémoires sur l'avancement des techniques.

Très soucieux de l'essor et de la reconnaissance de la profession d'ingénieur civil, Eugène Flachet est en 1829 l'un des initiateurs de la création de l'École centrale, dont son cabinet accueille les diplômés dès 1833. Lors de la triste expérience des Ateliers nationaux, en 1848, il contribue à fonder



Eugène Flachet (wikipédia)

la société des Ingénieurs civils, qu'il préside à sept reprises. Il en demeure le principal animateur pendant vingt-cinq ans et en fait à la fois une académie des techniques et un groupe de pression.

Ses activités et ses fonctions le désignent pour participer aux jurys des Expositions universelles de Paris et de Londres (1855, 1862, 1867). Ses liens avec les plus éminents ingénieurs anglais (Stephenson et Brunel) et allemands en font un partisan de l'ouverture intellectuelle, matérielle et commerciale des frontières. C'est une des raisons qui l'amènent à suivre les grands chantiers internationaux tels que la liaison ferroviaire entre France et Italie à travers les Alpes, le canal de Suez ou encore le canal interocéanique de l'isthme américain.

Par son action et à travers la société des Ingénieurs civils, Eugène Flachat contribue à structurer le domaine du génie civil (et des travaux publics) par la voie des entreprises privées. C'est en partie sous son impulsion que le génie civil se spécialise dans les infrastructures de transport et l'équipement industriel du pays, sans toutefois négliger les travaux de drainage, les techniques minières et l'équipement urbain (adduction d'eau ou réseau d'égouts).

La vie et l'œuvre d'Eugène Flachat sont en somme inséparables des principaux aspects du développement de la France au XIX^e siècle et de ses relations avec l'étranger. Leur étude touche ainsi à de nombreux domaines de recherche :

- la modernisation de l'industrie, en particulier de la sidérurgie ;
- la création de moyens de transport et la liberté de circulation ;
- l'essor du capitalisme et d'un certain affairisme durant la relative prospérité du règne de Napoléon III ;
- l'histoire des chemins de fer en France et à l'étranger ;
- l'histoire des ingénieurs, de leur formation et de leur association représentative ;
- l'histoire économique autour de la diffusion des idées libérales et des conditions concrètes de la concurrence et de la réussite.



Du côté de chez Fourier, à Condé-sur-Vesgre (Yvelines), le samedi 27 septembre 2008 par Marie-Laure Aurenche

La visite des membres de la société des Études saint-simoniennes accueillis par les « colons » à Condé-sur-Vesgre, un beau jour de septembre, dans l'atmosphère simple et détendue d'une partie de campagne, peut être considérée comme historique dans la mesure où cette journée efface le souvenir de la rupture entre saint-simoniens et fouriéristes... datant de 1832.

En effet, après le schisme survenu entre Bazard et Infantin et l'éclatement de la Famille saint-simonienne à la fin de l'année 1831, les relations entre les infantiniens et les dissidents se sont durcies : lors des obsèques de Bazard, la procession venue de Ménéilmontant sous la conduite du Père a été refoulée *manu militari* par les adeptes de Bazard.

Puis les saint-simoniens gagnés à la doctrine de Fourier (entre autres Abel Transon et Jules Lechevalier) et les saint-simoniens républicains regroupés autour de Jean Reynaud et Hippolyte Carnot se sont affrontés par revues interposées. La présentation de la « Doctrine d'association de M. Charles Fourier » par Abel Transon dans la *Revue*

encyclopédique (février et mai-juin 1832) a suscité dans *Le Phalanstère*, puis dans *La Réforme industrielle* (dirigés par Charles Fourier et Victor Considerant) une polémique close par Abel Transon avec le « Dernier mot à la *Revue encyclopédique* » (25 août 1832).

Depuis ces fâcheux événements, qu'est-il advenu des uns et des autres ?

Il n'y a pas lieu de rappeler ici aux membres de notre Société les diverses entreprises saint-simoniennes plus ou moins couronnées de succès qui jalonnent l'histoire économique du XIX^e siècle ; mais il n'est pas inutile de leur faire connaître l'expérience d'association économique établie à Condé-sur-Vesgre dans la forêt de Rambouillet dès 1832 et toujours vivante aujourd'hui. Le site internet (<http://www.la-colonie.org/>) de la Colonie de Condé-sur-Vesgre, créé par Olivier Duizabo en août 2004, présente la succession des trois colonies qui se sont établies sur ce domaine, en se référant aux témoignages de M. Morellet (1870), de P. Guébin (1926) et de M. Caullery



La façade de la « grande maison » de la colonie.



Michel Levallois en conversation avec Olivier Chaïbi.

(1944), figurant sur le site internet en documents joints. Un colloque *La première colonie phalanstérienne fouriériste 1832-1836* a eu lieu le 2 avril 2006 à Condé-sur-Vesgre, dont les conférences peuvent être lues et écoutées sur le site internet <http://amis.la-colonie.org> (avec les codes amis/fougere), section « Débats et Colloques ». On y retrouvera également les interventions de cette journée du 27 septembre 2008.

Mais revenons à la journée.

Après l'apéritif servi sur la terrasse devant la grande maison édifée en 1846, le

déjeuner est servi dans la grande galerie où les colons se rassemblent au son de la cloche pour prendre leurs repas : pas de protocole, service assuré par les convives, cuisine familiale (un « comité » renouvelé chaque année gère l'intendance de la vie collective). Chacun des convives (douze « saint-simoniens » et dix « fouriéristes ») se présente en indiquant son degré d'appartenance au mouvement fondateur...

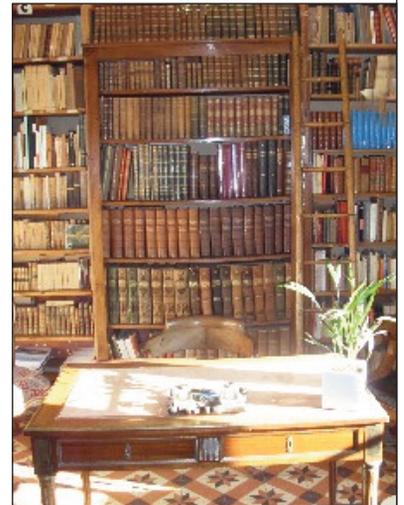
En plus de cette grande galerie, le rez-de-chaussée comprend une salle à manger d'hiver plus petite, deux salons et une bibliothèque; un appartement de gardiens qui assurent la vie matérielle de la Colonie. Au premier étage, des chambres sont réservées pour les hôtes de passage.

Après le déjeuner, dans le domaine de 36 ha., en partie décimé par la tempête de 1999, notre promenade suit des allées forestières : on découvre une pièce d'eau alimentée par des réservoirs, des bouleaux, des conifères, des rhododendrons propices à la construction de cabanes pour les jeux des enfants ou la retraite des adultes; on aperçoit les trois pavillons où les colons ont leur appartement; on apprend que les colons entretiennent les bois et pratiquent la chasse, la pêche et la cueillette des champignons...



Le déjeuner pris en commun dans la salle à manger.

Enfin deux conférences nous rassemblent dans la galerie, devant la bibliothèque. M. Jean Adam (ancien administrateur de la Colonie) présente avec un grand talent et beaucoup d'humour le « royaume d'harmonie » imaginé par les premiers fouriéristes, évoque la venue de voyageurs illustres et la célébration du centenaire de la Colonie, rappelle que depuis 1850, 300 colons se sont succédé à Condé, par familles ou par affinités après un stage probatoire, pour constituer non pas une secte, mais le « Ménage sociétaire ». Enfin Jean Adam ouvre généreusement les ouvrages les plus précieux conservés dans la bibliothèque et la biographie de Fourier publiée en 1986 par un érudit américain, Jonathan Beecher.



Les ouvrages anciens conservés dans la bibliothèque.

Puis Olivier Chaïbi, auteur d'une thèse sur Jules Lechevalier Saint-André, a révélé la vie tumultueuse d'un homme fort mal connu jusqu'alors : créole martiniquais, il a été successivement saint-simonien, puis fouriériste ;

il s'est rapproché de la bourgeoisie sous la monarchie de Juillet, tout en proposant un plan d'émancipation pour les esclaves de Guyane ; il a participé à la révolution de 1848 et a connu l'exil en Angleterre où il a tenté de créer avec les socialistes chrétiens des coopératives ouvrières ; à son retour en France, ses dernières années ont été misérables et ses obsèques offertes par les frères Pereire. C'est le parcours d'un utopiste qui, toute sa vie, a travaillé sans succès au progrès social, mais en semant bien des idées qui ont germé dans les théories socialistes et dans le mouvement coopératif.

Avant de quitter ces lieux si agréables, nous avons porté nos regards sur les tableaux et gravures ornant les murs des salons pour y découvrir les ancêtres de nos hôtes si aimables. L'œil d'un « saint-simonien » averti s'est écarquillé sur le nom de « Laure Marie Clémence Bazard » (née Pilliet en 1826) sous le portrait d'une enfant fort jolie [ci-contre], homonyme, donc, de la famille de l'autre Père suprême du saint-simonisme, Saint-



Amand Bazard, et susceptible de lui être apparentée par alliance. Comme le fichier de la Colonie n'a pas permis d'en savoir davantage sur elle, l'affaire reste à éclairer : un mariage a-t-il, sous le Second Empire, renoué les liens entre saint-simoniens et fouriéristes ?



Nouvelles diverses

Grande exposition « Bonaparte et l'Égypte, feu et lumières » à l'Institut du monde arabe (commissaire scientifique Jean-Marcel Humbert). Un article substantiel intitulé « Les saint-simoniens en Égypte » est à lire dans le catalogue, sous la signature de Sarga Moussa (p. 338-340). Une autre évocation du même sujet, due à Michel Levallois, figure dans un dossier du numéro 69, d'octobre 2008, de la revue *Quantara. Magazine des cultures arabe et méditerranéenne* éditée par le même Institut, sous le titre « "L'autre" expédition : l'aventure des saint-simoniens », p. 30 et 31.



Jean-Claude Richard nous a communiqué deux informations bibliographiques :

- la réimpression dans les *Cahiers d'arts et traditions rurales*, n° 16, 2003-2005, d'un petit article d'Albert Sauzède, « Les saint-simoniens dans le Languedoc » (*Journal des débats politiques et littéraires*, 137^e année, n° 141, vendredi 22 mai 1925);
- après *Les racines du socialisme de L. N. Bonaparte : le paupérisme des années 1840*, Toulouse, Privat, 2006, 246 p., où l'on peut lire l'intégralité du texte, daté de 1846, du futur empereur en faveur d'un canal interocéanique au Nicaragua, un nouvel essai, biographique cette fois de Jean Sagnes, *Napoléon III. Le parcours d'un saint-simonien*, Sète, Éditions singulières, 607 p.



En septembre 2008 est parue, par les soins de Pierre Musso (introduction et notes), sous le titre *Le saint-simonisme, l'Europe et la Méditerranée*, une opportune édition qui recueille *De la Réorganisation de la Société européenne*, de Saint-Simon, et *Le Système de la Méditerranée*, de Michel Chevalier, Éditions Manucius, 136 p.



Les trois manuels de l'histoire de la France qu'a dirigés Maurice Agulhon et qui sont devenus des classiques ont été revus, corrigés et rassemblés en un seul gros volume de 983 p., *La France de 1848 à nos jours*, chez Armand Colin, depuis octobre 2008. C'est bien sûr sous la plume de notre ami André Nouschi et à partir de sa publication de la correspondance du D^r Vital avec Urbain qu'apparaissent trois mentions d'Urbain (à propos du Mexique et des affaires algériennes). Encore une contribution à sa reconnaissance comme personnage historique.



Nos vives félicitations à Hervé Le Bret, doublement, puisque, après les éloges maximaux reçus de son jury pour sa thèse sur *Les Frères d'Eichthal : Gustave, penseur saint-simonien et Adolphe, homme d'action*, soutenue en décembre 2007 en Sorbonne (Paris IV) sous la direction du professeur Dominique Barjot, il s'est vu lauréat du prix Auguste Comte 2008, décerné par l'association de la « Maison d'Auguste Comte ».



Nos vives félicitations également à Olivier Chaïbi, qui a lui aussi été distingué de la manière la plus honorable pour sa thèse soutenue également en décembre 2007 et en Sorbonne (Paris I) sous la direction du professeur Jacques Marseille, sur *Un pionnier de l'économie sociale. Vie et œuvres de Jules Lechevalier Saint-André, 1806-1802. Des socialismes « utopiques » aux modèles coopératifs*.



Nos vives félicitations enfin, en troisième lieu (dans l'ordre chronologique), à notre amie Paola Ferruta qui a soutenu avec succès à l'université de Bielefeld et à l'EHESS, en septembre 2007, une thèse en allemand, dont le titre en français s'énonce : *La construction saint-simonienne du féminin entre 1829 et 1845. Une histoire croisée des réseaux familiaux en rapport avec la Haskala berlinoise*. Elle y développe

le point de vue de l'influence de la réforme allemande du judaïsme (dont Moses Mendelsohn et Lessing sont des figures de proue) sur la genèse du saint-simonisme, en particulier sur la thématique de la femme-messie et à travers Gustave d'Eichthal et la famille Rodrigues Pereire.



Les 15, 16 et 17 janvier 2009, à la Maison des sciences de l'homme de Nantes, qui porte le nom du médecin saint-simonien et républicain nantais Ange Guépin, s'est tenu un colloque riche d'informations et de réflexions sur *Gabriel Lamé. Les pérégrinations d'un ingénieur du XIX^e siècle*. Le polytechnicien Lamé, avec son ami Clapeyron, mais aussi Flachet, a fait un temps partie du réseau d'Enfantin, qu'il avait retrouvé en Russie. Il est bien connu des scientifiques pour bon nombre de contributions décisives en physique et en mathématiques, dont certaines portent encore son nom. Outre la redécouverte, après celle d'Olinde Rodrigues, d'un autre grand savant marqué par le saint-simonisme, la rencontre a ouvert de nouvelles perspectives de recherche sur la dimension scientifique et technique omniprésente dans toutes les branches du mouvement. Les actes seront publiés dès cette année 2009 dans un numéro de la SABIX (la revue de la société des Amis de la bibliothèque de l'X).

In memoriam

Avec la disparition du professeur Charles-Robert Ageron, survenue à L'Hay-les-Roses, le 3 septembre 2008, après une longue maladie, la Société a perdu un de ses membres fondateurs et un de ses plus fidèles soutiens. Fanny Colonna évoque ci-après quelques souvenirs qu'elle a gardés de cet universitaire qui a consacré ses recherches et ses enseignements à l'histoire de l'Algérie contemporaine, c'est-à-dire à l'Algérie coloniale et à la décolonisation française. Je voudrais rappeler ici ce que je lui dois personnellement et ce que lui doit la Société.

C'est au colloque fondateur de Sénanque de juin 1987 organisé par Magali Morsy sur *Les saint-simoniens et l'Orient* que Charles-Robert Ageron me fit découvrir la véritable personnalité d'Ismaïl Urbain. Il avait consacré à celui qu'il avait appelé « l'apôtre de l'Algérie franco-musulmane » les cinquante premières pages du chapitre de sa thèse magistrale de 1968 sur *Les Algériens musulmans et la France*. Il l'avait cité à plusieurs reprises dans ses publications ultérieures, pour se désoler que ses idées généreuses et lucides aient été oubliées après l'échec des

politiques libérales qui se réclamaient d'elles.

C'est dire avec quelle sympathie il a participé à la fondation de la Société des amis d'Ismaïl Urbain. N'avions-nous pas l'ambition de sortir de l'oubli ce visionnaire, ce pionnier de l'amitié franco-musulmane ? C'est avec reconnaissance qu'il a accueilli nos premiers travaux et la publication des deux brochures et de l'autobiographie d'Urbain. Pussions-nous être capables de mener jusqu'au bout cette entreprise qu'il avait appelée de ses vœux en



rédigeant sa thèse, mais dont les obligations de sa vie universitaire ne lui avaient pas laissé le loisir. Le plus bel hommage que nous pourrions lui rendre en 2012, année du bicentenaire de « son cher Urbain », serait d'avoir achevé la publication de ses articles et de sa biographie, et de consacrer un grand colloque aux apôtres malheureux et oubliés des politiques réformistes franco-musulmane et franco-algérienne, dont Ismaïl Urbain fut le précurseur, et Albert Camus la dernière grande figure.

Michel Levallois



Hommage à Charles-Robert Ageron

Sans avoir été directement son étudiante, ni à Alger ni en France, puisque je n'ai jamais suivi de formation historique proprement dite, j'ai eu la très grande chance de connaître et d'approcher plusieurs fois Robert Ageron. En Algérie d'abord, pendant la guerre d'Indépendance, où il a été l'un des membres fondateurs et l'un des principaux acteurs de *l'Espoir-Algérie*, ainsi qu'un contributeur et un soutien de *Conscience maghrébine*. Pour ne citer qu'un exemple, sa « Lettre ouverte à M. Sauvy » parue dans le numéro 5 et avant-dernier (août 1955, mis en circulation à l'automne, donc après les événements du 20 août) de cette publication fondée par André Mandouze, est un modèle de fermeté, voire d'audace, mais aussi de verve politique, face aux propositions intégrationnistes à peu de frais de Sauvy. Le relisant cinquante ans plus tard, je me dis qu'elle n'avait pas dû favoriser la carrière de notre historien à son retour en France en 1957!

Dans les années qui suivirent l'Indépendance, je me souviens plus spécialement des étés à Aix-en-Provence, où peinant dans la même salle que lui aux archives d'Outre-Mer, j'entendais, venant du fond à gauche vers le mur, le chuchotement de sa voix grave confiant ses notes à un magnétophone, technique qui émerveillait mon autodidaxie d'historienne sociale débutante. Il y avait des moments de récréation, ils étaient brefs, et nous bavardions. La scène pouvait se reproduire rue Richelieu à Paris, et là, il avait pour les déjeuners un petit restaurant favori sur la place.

Après 1973, alors en résidence provisoire à Paris, j'ai pu l'entendre intervenir parfois dans les séances du GERM où il était là, assidu, modeste et plutôt taciturne, au milieu de tous ces disciples de Ch. André Julien. Sa thèse monumentale, *Les Algériens musulmans et la France* (1968), était

devenue mon vade-mecum pour ma propre recherche de thèse sur la scolarisation des Indigènes durant la colonisation, mais aussi sur bien d'autres sujets connexes, en particulier sur les Indigénophiles et l'existence d'une continuité et d'une complexité réelles dans la pensée « anticoloniale », dont il fut le premier à cette époque à parler sérieusement. Je fis connaître à Ernest Gellner ce livre irremplaçable qui devint sa référence privilégiée en la matière.

Son sens critique était sans concessions, et j'en fus l'une des « victimes » : chroniquant mon travail sur les *Instituteurs algériens 1883-1939* (1975), il écrivit avec mesure, mais ne me cacha pas oralement, qu'il trouvait la thèse centrale (de la domination par l'instruction) gauchiste et excessive. Je lui en sus gré. Et cette réticence n'entama pas une confiance réciproque, je pense. Je crois qu'il acceptait qu'une sociologue puisse prendre le passé comme objet. Nos entretiens téléphoniques restèrent interminables et rassurants. Ils étaient pour moi un recours et une mesure. Je lui sais gré spécialement de l'accueil chaleureux qu'il réserva à ma fille Marie lors de la préparation de son premier film, *D'une rive à l'autre*, 1999. Il faut évoquer encore la confiance que lui faisaient les chercheurs algériens, nombreux, qui ont préparé leurs thèses sous sa direction. L'émotion et l'intérêt du public algérien furent grands lors de la nouvelle de sa mort, ainsi que nombreuses les demandes de compléments d'information que j'ai reçues personnellement à cette occasion sur son passage en Algérie et sur son action pendant la guerre.

Ageron fait vraiment partie de notre patrimoine, on peut le dire sans crainte.

Fanny Colonna, directeur de recherche
émérite au CNRS, IRIS EHESS Paris